



HAL
open science

Les métaphores animales dans les fabliaux : instrument et vecteur de dominations sexuelle et sociale

Valentine Eugène

► To cite this version:

Valentine Eugène. Les métaphores animales dans les fabliaux : instrument et vecteur de dominations sexuelle et sociale. Colloque du réseau LIMA.GE (Université Rennes 2). Les littératures médiévales dans l'atelier du genre : enjeux épistémologiques, éthiques et didactiques,, Sophie Albert et Fabienne Pomel, Mar 2024, Rennes, France. hal-04756503

HAL Id: hal-04756503

<https://hal.science/hal-04756503v1>

Submitted on 28 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Les métaphores animales dans les fabliaux : instrument et vecteur
de dominations sexuelle et sociale »**

Valentine Eugène

(EA 4349 – « Étude et édition de textes médiévaux » / UR 4028, « Textes et Cultures »)

Les animaux sont présents dans une trentaine de fabliaux au moins. L’anthropomorphisme n’est jamais de mise : « partage[ant] avec les personnages humains un même monde “réel¹” », ils ne tendent *a priori* pas à l’allégorie, rappelle Alain Corbellari². Un tel statut n’empêche cependant pas l’émergence d’un rapport parfois trouble entre humanité et animalité. Ceci est manifeste quand l’animal n’assume pas une fonction strictement référentielle, mais narrative, comme lorsqu’il devient la cible du désir (et donc le moteur de l’action) ou, et c’est là ce qui m’intéresse, lorsqu’il est l’instrument du désir (et donc l’outil de l’action). Dans ce contexte précis, l’animal constitue le support métaphorique privilégié pour désigner le sexe humain et évoquer la sexualité des hommes et des femmes. Il entre alors, selon Brian Levy, dans la catégorie des « euphémismes comiques³ », voire « plaisants », et « la malice de l’auteur⁴ » pour ce genre d’« allusions grivoises⁵ » est souvent saluée par la critique – Per Nykrog évoque par exemple des « propos *ingénieusement* voilés⁶ » mis au service d’un certain « type de séduction⁷ ».

Or à observer de près les textes, à considérer leurs enjeux et déroulements narratifs, à s’attarder sur le choix des espèces convoquées et les connotations qu’elles véhiculent, sur les phénomènes d’interférence entre les règnes et/ou entre les genres, le statut « comique » ou « plaisant » de ces métaphores ne va pas de soi. Il y a plus : une telle caractérisation n’est pas neutre ni innocente : elle témoigne d’un regard masculin qui occulte le pouvoir d’exertion du phénomène langagier en question. L’enjeu de cette communication est donc de montrer comment, dans *L’Esquiritiel*, dans *Trubert*, dans *Le Porcelet* et dans *La Dame qui aveine*

¹ Brian J. Levy, « Monde des bêtes et bête humaine. Images de l’animal dans les fabliaux », dans *The fox and other animals. Selected proceedings of the Spa colloquium*, dir. Brian J. Levy et Paul Wackers, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1993, p. 63–73, p. 64.

² Alain Corbellari, *Des fabliaux et des hommes. Narration brève et matérialisme au Moyen Âge*, Genève, Droz, 2015, p. 77.

³ Brian J. Levy, « Monde des bêtes et bête humaine », art. cit., p. 64.

⁴ Philippe Ménard, *Les Fabliaux. Contes à rire du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1983, p. 149.

⁵ *Ibid.*

⁶ Per Nykrog, *Les Fabliaux*, Genève, Droz, 1957, rééd. 1973, p. 70. Je souligne.

⁷ *Ibid.*, p. 69.

*demandoit pour Morel sa provande avoir*⁸, le schème animal devient à la fois instrument de violences sexuelles et vecteur de domination du masculin sur le féminin. Ces deux grandes perspectives, qui s'inscrivent dans le sillage d'un article de Maxime Kamin et de Camille Brouzes⁹, m'inviteront à prêter attention au rôle que joue la parole (narrative ou représentée) dans l'identité genrée des personnages¹⁰ ; à m'intéresser à la façon dont cette identité peut être (re)sémantisée par l'apparence animale qui, à l'occasion, déborde du simple cadre des dialogues¹¹ ; de manière plus globale, et dans le prolongement d'une réflexion *queer*, à identifier les stratégies d'écriture que les auteurs déploient pour ménager des effets de rupture ou de continuité, de fluidité entre les genres et les espèces¹² chez leurs personnages saisis dans leurs relations interpersonnelles. Je commencerai par montrer comment la métaphore animale devient en certaines occasions l'instrument de violences sexuelles faites aux femmes avant de m'intéresser à la façon dont la métaphore animale peut être mise au service de la formulation d'un discours misogyne.

I. La métaphore animale comme instrument de violences sexuelles faites aux femmes

1. La stratégie des violeurs et l'éthique du *care*

Les textes sont drôles. Aujourd'hui encore, ils nous amusent¹³. Leur saveur repose bien souvent sur le décalage entre ce que préconisent certaines injonctions – notamment morales, sociales ou parentales – et la « réalité » qu'ils narrent, et qui va à leur rencontre. Le contraste entre « le corps déjà attirant de la jeune fille et sa naïveté sur les choses de l'amour¹⁴ » participe de cet humour. Ce contraste témoigne aussi d'une violence à caractère sexuelle¹⁵ qui, en étant

⁸ L'édition de référence est le *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, publié par Willem Noomen, Assen et Maastricht, Van Gorcum, t. 6, 1991 ; t. 9, 1996, t. 10, 1998.

⁹ Camille Brouzes et Maxime Kamin, « Comique et violences sexuelles dans les fabliaux et les pastourelles du Moyen Âge : quels outils d'analyse ? », Intervention dans le cadre de la journée d'étude du 12 janvier 2019 « Désir, consentement, violences sexuelles en littérature : quelles méthodes d'analyse littéraire ? Quels enjeux pour la discipline ? ». En ligne : <https://malaises.hypotheses.org/1018> (consulté le 07/02/2024).

¹⁰ Une telle perspective recoupe volontiers l'idée de performativité du genre que les travaux austiniens ont inspiré à Judith Butler.

¹¹ Dans le prolongement du volume dirigé par Jane Burns et Peggy McCracken (dir.), *From Beasts to Souls. Gender and Embodiment in Medieval Europe*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2013.

¹² Haylie Swenson, « Resisting Sex and Species in the Squire's Tale », dans *Medieval Futurity. Essays for the Future of a Queer Medieval Studies*, dir. Will Rogers and Christopher Michael Roman, De Gruyter, 2021, p. 181-195.

¹³ La réaction du public à la lecture à haute voix de certains extraits de *L'Equiriel* et de *Trubert* dans le cadre du colloque du réseau LIMA.GE organisé à l'Université de Rennes (13-15 mars 2024) en constitue la preuve.

¹⁴ Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XII^e-XIV^e siècles », *Le Temps des jeunes filles, Clio, Histoire, femmes et sociétés* 4, 1996, p. 51-73, p. 57.

¹⁵ Pour une historicisation du régime de sexualité, et les liens de la violence avec ce régime, voir Didier Lett, *Viols d'enfants. Genre et pédocriminalité à Bologne à la fin du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2021, p. 17 sqq.

centrale dans ces récits de « leçons » inversées, nous confronte à la complexité du rire, à son ambivalence. On circonscrit fréquemment la notion de violence sexuelle au domaine physique. Notre imaginaire du viol se construit d'ailleurs sur cette analogie¹⁶. Pourtant, note Noémie Renard, « il n'y a souvent pas besoin d'aller jusque-là pour obtenir des actes sexuels de la part d'une personne non désirante. L'usage de contraintes plus subtiles est bien plus fréquent. Parmi ces contraintes couramment employées, on compte la manipulation ou le chantage¹⁷ ». Décomposable en plusieurs actes (presque au sens théâtral du terme), la manipulation est un procédé particulièrement prisé dans *L'Esquiritiel* et dans *Trubert*, où les métaphores de l'image animalière sont mises au service de la satisfaction du désir d'un individu malintentionné¹⁸.

Ces récits mettent deux jeunes femmes à peine sorties de l'enfance¹⁹ en présence de scènes érotiques²⁰. Dans *L'Esquiritiel*, une bourgeoise de Rouen inculque à sa fille de quatorze ans les règles de la bonne conduite langagière et lui interdit de nommer « [...] cele rien / Que cil home portent pendant²¹ ». Piquée de curiosité, celle-ci finit par arracher à sa mère le mot interdit, qu'elle ne cesse alors de répéter avec enthousiasme sans avoir conscience que sa mère, par pudeur, s'est contentée de l'avertir de l'usage du mot en taisant ce qu'il y a à protéger²² – ce dont se réjouit Robin, un *vaslet* qui, caché jusque-là, compte bien profiter de son ignorance pour

¹⁶ Noémie Renard, *En finir avec la culture du viol*, Paris, Les Petits matins, 2018, rééd. 2021, p. 112.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Les versions *B* et *D* de *La Demoisele qui ne pooit oïr parler de foutre* se rapprochent des scénarios de *Trubert* et de *L'Esquiritiel*. Contrairement à ce que l'on observe dans la version *AEC*, ce n'est pas la jeune fille, en effet, qui amorce le dialogue en touchant le corps du jeune homme, mais le jeune homme qui initie l'un et l'autre. Sur cette variation, voir Sophie Marnette, « Framing discourse : three versions of the *De la damoisele qui ne pooit oïr parler de foutre* », dans *Si sai encor moult bon estoire, chançon moult bone et ancienne. Studies in the Text and Context of Old French Narrative in Honour of Joseph J. Duggan*, dir. Sophie Marnette, John F. Levy et Leslie Zarker Morgan, Oxford, Society for the Study of Medieval Languages and Literature, 2015, p. 199-220.

¹⁹ Les personnages féminins sont des *adulescentes*, un terme médiéval qui s'applique à une tranche d'âge bien plus large que le concept d'adolescence contemporaine, puisque le vocable, depuis Augustin et Bède le vénérable, dans le discours normatif sur les âges de la vie, sert à désigner les individus qui sont âgés entre quatorze et vingt-huit ans. Néanmoins, pour une raison historique, Didier Lett invite à considérer l'adolescence féminine médiévale dans sa définition biologique et psychologique, à savoir « une période qui va de la puberté à la fin de la maturation sexuelle et de la croissance, soit entre douze et seize-dix-sept ans environ » (Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XII^e-XIV^e siècles », art. cit., p. 52). Bien qu'ayant, dans l'esprit des médiévaux, atteint l'âge de la majorité sexuelle et matrimoniale (fixée à douze ans pour les filles), on peut légitimement parler de « viols d'enfants » dans le cadre de nos fabliaux. Voir Didier Lett, *Viols d'enfants...*, *op. cit.*, p. 59 *sq.*

²⁰ En cela, les fabliaux partagent un trait avec les traités des pédagogues médiévaux. Daté de la fin du XIV^e siècle, *Le livre du Chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles* en constitue un exemple frappant. Sur ce sujet, voir notamment Didier Lett, « Comment parler à ses filles ? », *Médiévales* 19, Automne 1990, *Liens de famille, vivre et choisir sa parenté*, dir. Christiane Klapisch-Zuber, p. 77-82.

²¹ *L'Esquiritiel*, v. 26-27.

²² L'éducation de la mère, qui va pourtant dans le sens des pédagogues médiévaux qui, jusqu'au mariage, invitent les parents à protéger les jeunes filles des dangers extérieurs, comportent donc une faille. Voir Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XII^e-XIV^e siècles », art. cit., p. 57. Sur l'éducation des jeunes filles, voir Didier Lett, « L'éducation et les conceptions pédagogiques au Moyen Âge », art. cit., p. 87 *sq.*

abuser d'elle en changeant simplement le mot utilisé. La main sous son vêtement, il manie son sexe et s'approche de cette dernière, qui l'interroge sur ce qu'il tient. Il lui explique alors qu'il s'agit d'un écureuil. Dans *Trubert*, le personnage éponyme a troqué ses vêtements contre ceux de sa sœur, et s'introduit chez le duc Garnier sous l'apparence d'une femme nommée Coillebaude que, pour réfréner l'hilarité, l'on rebaptise Florie. Trubert vit avec les autres demoiselles de la maison²³, parmi lesquelles Rosette, la fille de son hôte, avec qui il partage un lit. À l'heure du coucher, Rosette prend innocemment dans ses bras le jeune homme, victime d'une érection. Innocente, sa compagne s'enquiert de ce phénomène. Trubert répond qu'entre ses jambes se tient un lapereau désireux de jouer.

Adossé au pouvoir quasi adamique qu'ont les personnages masculins de (re)qualifier les êtres et les choses, le premier acte de manipulation ne débouche pas seulement sur une violence (de nature sexuelle) mais *est* violence lui-même en ce qu'il entraîne « une réduction forcée des capacités de jugement laissées à l'autre²⁴ ». Les trompeurs-agresseurs, en effet, enferment leur partenaire langagier dans une logique de l'illusion sans lui donner les moyens de s'en extraire²⁵. En cela, ils privent leurs victimes, destinées à devenir un « esprit "marvoisés" dans le virtuel²⁶ », de toute liberté. Les jeunes filles sont détachées par les mots (et non par les coups) de la réalité qu'au début de l'échange, elles tentaient pourtant de saisir²⁷.

Le deuxième acte de manipulation est amorcé quand les trompeurs-agresseurs s'évertuent à tirer profit des dispositions affectives des demoiselles et de leur immaturité²⁸. Les espèces animales sous lesquelles les protagonistes masculins présentent respectivement leur sexe ne sont pas choisis au hasard : un écureuil et un lapin donc, autrement dit des animaux bénéficiant de préjugés favorables²⁹. Ces petites bêtes aimables et inoffensives que la littérature

²³ Cet art de la séduction n'est pas sans évoquer celui d'Achille transvesti en femme dans l'*Art d'aimer* d'Ovide ou, plus proche de notre fabliau, la trame narrative de *Frère Denise*. Dans ce récit toutefois, c'est une jeune fille qui, suivant innocemment les conseils d'un cordelier qui compte abuser d'elle, se déguise en homme sous le nom de frère Denise.

²⁴ Yves Roguet, « La violence comique des fabliaux », dans *La Violence dans le monde médiéval. Colloque du Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix-en-Provence, mars 1994*, Aix-en-Provence, CUER-MA, 1994, p. 457-468, p. 460.

²⁵ Comme le résume Yves Roguet dans *ibid.* : « [c]ette violence "froide" procède d'une modification forcée des références sur lesquelles s'appuie le raisonnement de celui qui en est victime : avec des mots, voire l'apparence de situations, toute une autre réalité est suggérée ».

²⁶ *Ibid.*, p. 463.

²⁷ Voir *Trubert*, v. 2482-2485 (« [...] Trubert gist entre ses braz : / n'en puet mes se le vit li tent. / Roseite a sa cuisse le sent : / "Qu'est or ceci ? dites le moi." ») et *L'Esquiritiel*, v. 76-78 (« "Robin, et Dieus te beneïe ! / Dites-moi, se Dieus vos aït, / Que vos tenetz, ce qu'il est dit." »).

²⁸ La méthode rappelle celle des violeurs de garçons qui, d'après les sources judiciaires de la fin du Moyen Âge, n'hésitent pas, pour attirer ces derniers, à user de douces paroles ou de promesses alléchantes. Pour les filles en revanche, la méthode violente l'emporte davantage. Voir Didier Lett, *Viols d'enfants...*, *o p. cit.*, p. 163 *sqq.*

²⁹ Jacques Voisenet, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le Bestiaire des clercs du v^e au xii^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000, p. 85.

associe parfois pour évoquer, d'après Jean Bichon, « la plénitude de joie que respire la création³⁰ » où peut frapper la flèche d'Amour³¹, sont à même d'attendrir un public jeune, presque enfantin. Trubert fait connaître son pénis sous l'identité d'un « connetiaus³² » (v. 2482) qui, à ses dires, « petiz, mes mout est biaux » (v. 2483). L'utilisation de l'adjectif *petit* (qui revient deux fois³³) et celle d'un diminutif permettent d'insister sur l'innocence et la vulnérabilité. Le protagoniste prête à la bête domestiquée³⁴ une méfiance toute craintive³⁵ qui permet de le ranger au nombre des victimes exposées au danger des prédateurs. Les textes tissent ainsi subtilement un parallèle entre les appâts utilisés et les victimes même du piège, largement minorées par leur interlocuteur³⁶. Trubert, en effet, n'est pas le seul personnage à insister sur la faiblesse de la constitution de celui qu'il présente comme son compagnon. Dans *L'Esquiritiel*, la métaphore animale permet plus directement encore d'en appeler à la sollicitude de la jeune fille, qui annonce spontanément vouloir « [...] joer, / Par mi [s]es chanbres deporter / [...] Et norir soi a son talent » (v. 81-84). Quand Robin lui propose de tendre la main pour tenir son « écureuil » tout doucement afin de ne le point blesser³⁷ et le caresser³⁸, le texte souligne ironiquement que « La pucele la main li tant ; / Et cil la prent demaintenant » (v. 89-90), avant d'ajouter : « Si li a mis le vit el poing, / Qui de tel mire avoir besoing ! » (v. 91-92). L'usage de la métaphore médicale (avec la mention du « mire ») oriente la dynamique des relations interpersonnelles vers le *care*³⁹ et, plus précisément le *caring*, c'est-à-dire un *care* en

³⁰ Jean Bichon, *L'Animal dans la littérature au XII^e et au XIII^e siècles*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université, 1976, 2 vol., vol 2, p. 717.

³¹ Dans la description que le *Roman de la Rose* fait du verger arrangé pour l'agrément des yeux et les plaisirs de la promenade, écureuils et lapins côtoient daims et chevreuils : « Ou vergier ot dains e chevriaus, / Si ot grant plente d'escuriaus / qui par ces arbres gravissoient. / Conins i avoit qui issoient / Toute jor fors par leurr tanieres, / Et en plus de .xxx. manieres / Aloient entr'aus donoiant / Seur l'erbe fresche verdoiant » (Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*. Édition d'après les manuscrits BN 12786 et BN 378, traduction, présentation et notes par Armand Strubel, Paris, Librairie générale française, 1992, v. 1372-1379).

³² *Connin* qui, au sens propre, signifie « lapin » et, par métonymie, désigne une « galerie souterraine », autorise un jeu avec *con*, mot servant à désigner le « sexe de la femme », qui n'échappera pas eu public médiéval. La métaphore animale œuvre donc doublement à la satisfaction du désir masculin dans la mesure où il participe au transvestisme du personnage.

³³ *Trubert*, v. 2482 et v. 2483.

³⁴ Au vers 2496, Rosette reconnaît qu'il l'a « bien duit ».

³⁵ *Trubert*, v. 2488-2489 : « se il vos connessoit, / molt volentiers i enterroit ».

³⁶ À l'époque médiévale, la confusion des âges de la vie pour les femmes, tirées du côté de l'enfance, est fréquente. Ainsi, à propos de l'éducation des jeunes filles, Didier Lett observe par exemple que « Les recommandations des moralistes sur l'éducation des filles se confondent très souvent avec celles qui s'adressent aux femmes, comme si celles-ci n'étaient jamais majeures ». Voir Didier Lett, « L'éducation et les conceptions pédagogiques au Moyen Âge », art. cit., p. 87.

³⁷ *L'Esquiritiel*, v. 87.

³⁸ *Ibid.*, v. 88.

³⁹ À l'origine, le concept du *care* est lié au registre des émotions et des affects. Dans sa première acception, *care* signifie le souci ou l'inquiétude. Dans sa seconde acception, *care* renvoie à une notion de soin ou d'attention. Pour certains, *care* aurait pour racine le mot *cure*. Or dans la religion chrétienne, une « cure » renvoie à une population circonscrite dont un ecclésiastique, un *curé*, a la charge de prendre soin des âmes qui la composent (*Trésor de la langue Française*, entrée « cure ». En ligne : <http://atilf.fr>). Si le *care* renvoie aujourd'hui au soin de personnes, le

acte⁴⁰, autrement dit une prise en charge marquée par une attention positive⁴¹. À rebours des bêtes au sang froid traditionnellement chargées de métaphoriser le sexe masculin dans la Bible⁴², l'« animal » de Robin est « mout chalt » (v. 93). Sa température, qui inquiète la jeune fille, est volontairement interprétée par le valet comme un symptôme de maladie⁴³ pour mieux confirmer les soupçons de l'ingénue⁴⁴ : « “Por les membres Dieu, diz tu voir, / Robin ? fet ele, il est toz vis ! / Ahi, fet ele, las, chaitis, / Il se tressaut et se remue” » (v. 96-99). Et la métaphore médicale de continuer à être filée, involontairement par l'innocente⁴⁵, volontairement par le trompeur⁴⁶. La stratégie mise en œuvre par ce dernier, l'insistance de sa partenaire langagière à vouloir soigner cet « animal » malade et la manifestation de son plaisir à le faire⁴⁷ présentent une vision enfantine et féminisante de l'éthique du *care*⁴⁸ à la fois capable d'alimenter le débat sur le fonctionnement de nos sociétés⁴⁹ et de questionner celui de la société médiévale. De manière troublante, elles rappellent aussi (en le concrétisant ironiquement) ce que Midas Dekker soutenait à propos de la forte composante érotique de nos relations avec les animaux, et en particulier avec les animaux de compagnie⁵⁰. Toutefois, la « relation » de soins interspécifiques qui, grâce au pouvoir des mots, s'établit virtuellement entre la jeune fille et l'« animal » agit comme un écran de fumée dissimulant mal la véritable nature des rapports entre les personnages, davantage pensés comme une « action sur⁵¹ ».

care possède davantage une notion spirituelle bienfaisante envers autrui. Voir Jean-Manuel Morvillers, « Le *care*, le *caring*, le *cur* et le soignant », *Recherche en soins infirmiers* 3 (122), 2015, p. 77-81, p. 78. En ligne : <https://www-cairn-info.janus.bis-sorbonne.fr/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2015-3-page-77.htm> (consulté le 03/02/2024).

⁴⁰ M. Lenninger, « Ethnoscience : a promising research approach to improve nursing practice », *Image : The Journal of Nursing Scholarship* 3 (1), 1969, p. 2-8.

⁴¹ Voir en particulier *L'Esquiritel*, v. 89-100.

⁴² On pensera en particulier au serpent, associé depuis Genèse 3 au péché, à la tentation, au diable. Je remercie Anne Paupert d'avoir attiré mon attention sur ce point.

⁴³ « “Voire, dame, se Dieus me salt, / Il ne fu puis sains des ersoir” », répond Robin aux vers 94-95.

⁴⁴ Dans *Trubert*, c'est au contraire l'absence de vigueur qui est interprétée comme un défaut de santé. Après l'éjaculation, devant l'absence de vie de ce qu'elle tient entre les mains, Rosette croira ainsi « avo[ir] mal fet » (*Trubert*, v. 2552). Elle parlera plus loin de « pasmoison » (*ibid.*, v. 2560-2562).

⁴⁵ *L'Esquiritel*, v. 110 : « “A il a nule rien medecine” ».

⁴⁶ *Ibid.*, v. 111-113 : « “Oïl voir, a plaies saner, / Et si set bien femes curer, / Et su garist do lent pissier” ».

⁴⁷ « “De tant, fet el, l'ai-je plus chier” », s'exclame-t-elle au vers 114.

⁴⁸ Pour certains auteurs en effet, l'éthique du *care* reposerait sur une « fibre » ou une « nature » féminine, ce que nous rappellent Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman dans *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot, 2009, p. 10-11. Pour cette féminisation du *care*, voir : Lawrence Kohlberg, *The philosophy of moral development : moral stages and the idea of justice*, San Francisco, Harper & Row, 1981 et Vanessa Nurock, *Carol Gilligan et l'éthique du care*, Paris, PUF, 2010.

⁴⁹ Sur ce sujet, voir Marie-Françoise Collière, *Soigner, le premier art de la vie*, Paris, Masson, 1995, rééd. 2001 et Élisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.

⁵⁰ Midas Dekker et Paul Vincent, *Dearest Pet : On Bestiality*, New York, Verso, 1994.

⁵¹ Sur la dimension asymétrique des relations sexuelles au Moyen Âge entre hommes et femmes, voir Didier Lett, *Viols d'enfants..., o p. cit.*, p. 17 sqq.

2. Une réification de la femme, « terrain de jeu » et « garde-manger »

Les textes présentent en effet davantage les femmes comme des objets que comme des sujets érotiques. Dans *L'Esquiritiel*, la métaphore animale sert d'un bout à l'autre à l'homme à prendre le contrôle pour imposer la façon dont l'acte sexuel se déroule et en rythmer les étapes, déterminer quand il doit commencer⁵² et justifier le moment où il doit s'arrêter : après l'éjaculation, contre les attentes et envies de sa partenaire, Robin prétend que son « esquiritiel » ne veut plus de noix⁵³, cet aliment « chaud » généralement associé à la lubricité dans les herbiers médiévaux⁵⁴. Dans *Trubert*, alors que la demoiselle refuse de « délivrer » le lapin⁵⁵, son propriétaire lui rétorque de « lessie[r] le reposer, / que traveilliez est de joer ; / ne l'an doit en pas si haster » (v. 2539-2541). Dans l'un et l'autre cas, c'est donc une sorte de « loi naturelle » (où les limites physiologiques de l'homme et de l'animal se rencontrent sans coïncider exactement) qui se voit implicitement invoquée comme prétexte et argument. Le pouvoir d'exertion agit donc à différents moments de l'interaction sexuelle, témoignant d'un rapport de pouvoir déséquilibré entre le masculin et le féminin – un féminin réduit à la passivité, voire réifié. Cette asymétrie est traduite sur le plan grammatical à travers les fonctions qu'assument respectivement les mots désignant métaphoriquement les attributs sexuels des protagonistes. Dans une même séquence⁵⁶, le mot *esquiritiel*, substantif masculin, occupe très régulièrement la fonction de sujet actif⁵⁷ tandis que *noiz*, substantif féminin, est le plus souvent relégué au rang d'objet⁵⁸. Par la voie synecdotique, la femme est donc envisagée ici à la fois comme objet de désir et objet sexuel de Robin qui reste le seul à être représenté à la fois comme sujet de désir et sujet sexuel⁵⁹. Bien plus, dans *L'Esquiritiel*, la consommation « alimentaire » métaphorise la consommation sexuelle à laquelle semble se réduire le corps de l'autre.

Sitôt quitté l'espace du dialogue, se dégage « l'image du “vrai homme” à la sexualité agressive⁶⁰ », que nous renvoient les textes à travers la mobilisation du champ lexical du combat

⁵² Cf. *supra*.

⁵³ *L'Esquiritiel*, v. 183.

⁵⁴ Notamment dans *Le Livre des simples médecines*, un herbier adapté du *Circa instans* de Mattheus Platearius (*Le Livre des simples médecines*, d'après le manuscrit français 12322 de la Bibliothèque nationale de Paris. Traduction et adaptation de Ghislaine Malandin ; étude codicologique de François Avril ; commentaire historique, botanique et médical de Pierre Lieutaghi ; glossaire botanique et médical de Ghislaine Malandin et Pierre Lieutaghi, Paris, Ozalid et Textes cardinaux, 1986). Je remercie Viviane Griveau-Genest de m'avoir signalé cette référence.

⁵⁵ *Trubert*, v. 2536.

⁵⁶ *L'Esquiritiel*, v. 115 et ss.

⁵⁷ *Ibid.*, v. 115, v. 123, v. 126, v. 128, etc.

⁵⁸ Voir *ibid.*, v. 119, v. 120, v. 123, v. 158-159, etc.

⁵⁹ Ce rapport asymétrique illustre l'un des thèmes les plus courants sur lesquels la dualité homme-femme dans la sexualité peut se décliner. Sur ce sujet, voir Noémie Renard, *En finir avec la culture du viol*, *op. cit.*, p. 135 sqq.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 116.

ou encore la présence des schèmes de la conquête et de la possession : *giter, ferir, enpaindre*⁶¹, *hurter*⁶², *embattre*⁶³, *croistre*⁶⁴. Les commentaires évaluatifs « Trubert ne fet pas le cointe⁶⁵ » et « Li vaslez ne fu pas vilain⁶⁶ » prouvent que le comportement sexuel agressif des personnages, apprécié et valorisé par la voix narrative « objectivante », a la valeur d'une norme positive – cette façon de narrer l'acte hétérosexuel est d'ailleurs topique dans les fabliaux. Une telle norme fait signe vers l'idée d'une « domination masculine comme essence du sexe⁶⁷ » qui, de notre point de vue, n'est pas sans faire écho à la thèse controversée développée par Havelock Ellis au début du XX^e siècle. D'après le discours naturalisant du sexologue britannique, les hommes, par « instinct », prennent du plaisir à dominer voire à brutaliser les femmes dont le rôle se résume à celui d'un « animal chassé⁶⁸ ». Dans nos textes, le corps du langage (avec sa dimension tropique) comme le langage du corps (structuré par l'isotopie de la brutalité débridée) nous renvoient donc à l'animalité.

3. L'homme est un animal – mais lequel ?

La métaphore animale œuvre activement à la transmutation de l'homme en animal⁶⁹ non seulement dans le discours des personnages, mais aussi dans la trame du récit. Dans *Trubert*, cette *reductio* s'opère discrètement grâce aux pronoms et à la double référenciation :

⁶¹ Voir *L'Esquiritiel*, v. 132-140 : « A tant l'a Robins enbraciee, / Si l'a gitee tote enverse, / Si li lieve la robe perse, / Sa chemise et son pelizon : [...] / Il commence a movoir les rains, / Et a ferir et a enpaindre, / Si que de rien ne se vialt faindre. ».

⁶² Voir *ibid.*, v. 160 : « Tant a hurté, tant a enpaint ».

⁶³ Voir *Trubert*, v. 2504 : « tout li a dedeanz embatu ».

⁶⁴ Voir *ibid.*, v. 2526-2527. Quand il est employé seul, *croistre* est synonymes de *foutre* ; quand il est employé avec un complément, le verbe prend le sens de « connaître [qqn] charnellement » (*Dictionnaire érotique. Ancien français, Moyen français, Renaissance*, dir. Rose Bidler, Montréal, Cérés, 2002, entrée « croitre, croissir », p. 178 ; littéralement, le verbe signifie toutefois « écraser avec force » (*ibid.*), « écraser rudement » (*FEW*, entrée « croissir ») voire « briser, casser qqn » (*DMF*, entrée « croistre »).

⁶⁵ *Trubert*, v. 2503.

⁶⁶ *L'Esquiritiel*, v. 137.

⁶⁷ Noémie Renard, *En finir avec la culture du viol*, o p. cit., p. 136.

⁶⁸ Havelock Ellis, « Love and pain », *Analysis of the Sexual Impulse. Love en Pain, the Sexual Impulse in Women*, 2nd ed., F. A. Davis, 1913. L'auteur juge cette violence indissociable de la sexualité hétéronormée.

⁶⁹ Brian J. Levy, « Monde des bêtes et bête humaine... », art. cit., p. 70.

Roseite a sa cuisse le sent :
 « Qu'est or ceci ? Dites le moi ! »
 – Volentiers le dirai par foi :
 Ce est un petit connetiaus ;
 Il est petiz, mes molt est biaux.
 – Qu'en fettes vos ? – « Par foi, le met
 Gesir en mon con tel foiz est ;
 Grant aise me fet et grant bien. »
 – Et voudroit il entrer ou mien ?
 – Oïl, se il vos connessoit,
 Molt volentiers i enterroit,
 Mes il le covient acointier. »
 Celle le prant a aplaignier.
 Roseite entre ses mains le prent,
 Nule mauvestié n'i entent ;
 Belement le tient et manioie
 Et li viz en sa main coloie⁷⁰.

Au vers 2490, *le*, cas régime direct atone masculin, peut aussi bien avoir une valeur anaphorique qu'une valeur cataphorique en annonçant « li viz » mentionné en aval par l'instance narrative. D'après la première lecture, *le* renvoie au pronom *il* qui est utilisé en amont par le trompeur (v. 2483) pour représenter le « petit connetiaus » évoqué immédiatement en amont (v. 2482). D'après la deuxième lecture, *le* annonce « li viz » mentionné en aval par l'instance narrative (v. 2495). De même, dans les propos de Rosette qui suivent, l'identité humaine / animale du référent des pronoms personnel représentants de la P3 reste ambiguë :

Celle le prant a aplaignier.
 Roseite entre ses mains le prent,
 Nule mauvestié n'i entent ;
 Belement le tient et manioie,
 Et li viz en sa main coloie :
 « Certes, moult l'avez or bien duit,
 Fet Roseite, ja me connuit :
 Il ne me mort ne esgratine⁷¹. »

Si l'on embrasse l'univers de croyance de la protagoniste, le pronom éliidé *l'* et *il* permettent de désigner le « petit connetiaus » alors que le déroulé syntagmatique des propositions et la cohésion syntaxique nous invitent plutôt à nous référer au mot *viz* immédiatement situé en amont (v. 2495). Lorsque la narration s'efface entre les vers 2505 et 2525, l'alternance des répliques marque plus avant cette bivalence : dans la bouche de Rosette, les marques de la P3 renvoient au « petit connetiaus » ; dans la bouche de Trubert, elles réfèrent plus directement à

⁷⁰ *Trubert*, v. 2479-2495.

⁷¹ *Ibid.*, v. 2491-2498.

son pénis. La construction du passage met à l'honneur un régime d'interférence entre les règnes qui, à terme, œuvre à la dissolution des catégories.

Dans *L'Esquiritiel*, la métaphore animale convoquée par les personnages contamine explicitement le récit. La stratégie d'écriture nous oriente plus directement encore vers une animalité physique, notamment lorsque le narrateur reprend à son compte la métaphore, qu'il continue de filer. On quitte alors l'espace du dialogue et l'espace subjectif :

Entretant que el ce disoit,
La pucele, et que il queroit
Les noiz, que de rien ne se faint,
Tant a hurlé, tant a enpint,
Si ne sai par quel aventure
– Mes je sai bien ce fist Nature –
Mal pris au cuer a l'escuiruel,
Si commence a plorer de l'uel
Et a vonchier et a crachier,
Et puis après a moloier⁷².

L'interférence créée et savamment entretenue dans *Trubert* par une mise en tension des référents virtuel (le lapin) et réel (le pénis) laisse donc place, dans *L'Esquiritiel*, au principe d'identification. Celui-ci est permis par le jeu des substitutions : progressivement, le référent réel (le pénis) disparaît entièrement (dans les dialogues aussi bien que dans le récit) au profit du référent virtuel (l'écureuil). Le langage, dans nos textes, n'est donc pas conçu comme une simple convention (avec ses règles et ses transgressions) : il « fait corps avec ce qu'il désigne, et dont il est apte à modifier la nature⁷³ ». Jusqu'au bout de l'acte et même après en effet, Rosette et l'héroïne de *L'Esquiritiel* continueront de croire qu'elles ont affaire à un jeune lapin qui joue ou à un écureuil qui cherche des noix. On observe alors un singulier contraste entre la nature et les propriétés de ces référents virtuels (petits, faibles, attendrissants) qui reconfigurent les limites du corps humain et la violence des actes physiques et psychiques qui sont commis. Un tel contraste entraîne une altération dans la perception du genre (par leur taille et leur mode d'alimentation, le lapin et l'écureuil, de fait, connotent davantage la vulnérabilité que la prédation⁷⁴) que vient ultimement « réparer » la narration de l'acte sexuel proprement dit, lequel nous ramène du côté de la prédation⁷⁵.

⁷² *L'Esquiritiel*, v. 157-166. Voir également *ibid.*, v. 136 (« Son escuroel li mist o con ») et v. 177-178 (« Cel atendoit que l'escuiruel / Venist encor el con son vuel »).

⁷³ Dominique Boutet, *Les Fabliaux*, Paris, PUF, 1985, p. 67.

⁷⁴ E. James Burns et Peggy McCracken, *From Beats to souls*, *op. cit.*, p. 3.

⁷⁵ Dans *Trubert*, cette altération dans la perception du genre, l'espèce animale choisie (un lapin) et le transvestisme du personnage pourrait bien convoquer à l'esprit du public médiéval un autre petit mammifère herbivore, le lièvre, que les clercs tiennent de sexe incertain [*dubii sexus*] à cause de son caractère tantôt passif, tantôt actif que

4. Le problème de l'agentivité et du plaisir des personnages féminins

Contrairement à bon nombre de fabliaux où les jeunes filles restent de simples « instruments de la narration sans aucune épaisseur⁷⁶ », les protagonistes de *Trubert* et de *L'Esquiritiel* jouent (à leur dépend) un rôle actif dans la dynamique du récit. Contredisant les observations de Marie-Thérèse Lorcin selon qui le personnage féminin juvénile est souvent « le seul qui ne parle pas⁷⁷ », la parole des victimes de Robin et de la prétendue « dame Florie » occupe environ 70% des dialogues⁷⁸. Or cette parole est action, d'un bout à l'autre de la scène. Une fois dupées, et inconscientes du drame en train de se jouer, elles prononcent des mots qui mènent la conduite des événements : l'une demande à jouer avec l'écureuil⁷⁹, prescrit de le soigner⁸⁰, propose de le nourrir⁸¹ ; l'autre invite le lapereau à entrer dans son con⁸², réclame qu'il s'avance plus avant⁸³. Le jeu d'opposition entre naïveté et provocation pourrait s'interpréter comme la découverte d'un sujet aux choses de l'amour.

Les textes justifient cette agentivité par la centralité du plaisir féminin, qui répond en miroir à la concupiscence masculine. Dans *L'Esquiritiel*, le narrateur précise en effet que « mout plaisoit » (v. 141) à la jeune fille de sentir Robin « movoir les rains », « ferir » et « enpaindre ». Dans *Trubert*, l'expression de cette aise est déléguée au personnage lui-même⁸⁴. Or la thématization (presque obsessionnel dans *Trubert*) de l'agrément des femmes en contexte de viol à la fois favorisé et « maquillé » par les jeux de langage reflète une conception cléricale et profondément misogyne du corps de la femme. Comme le rappellent Maxime Kamin et Camille

métaphorise spatialement l'alternance des positions qu'il adopte (au-dessous / au-dessus). Voir *Speculum prelatorum* (BnF ms. lat. 11341, fol. 43), transcrit et traduit par Maxime Kamin : « *Quod dubii sexus sis, passio monstrat et actus* » (« Ce qui montre la nature incertaine de ton sexe, c'est ton caractère passif et actif »). Cette image du lièvre remonte à Pline l'Ancien qui, dans son histoire naturelle, écrit « *Idem utramque vim singulis inesse, ac sine mare aeque gignere.* » (« [Archelaüs] prétend aussi que chaque individu a les deux sexes, et engendre aussi bien sans mâle. » – trad. dans : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle. Livre VIII*, éd. et trad. par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1952, p. 100). Je remercie Maxime Kamin pour avoir attiré mon attention sur ce point.

⁷⁶ Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XII^e-XIV^e siècles », art. cité, p. 56.

⁷⁷ Marie-Thérèse Lorcin, *Façons de sentir et de penser. Les fabliaux français*, Paris, Honoré Champion, 1979, p. 88.

⁷⁸ Dans *L'Esquiritiel* (v. 61-184), 60 vers au discours direct sont à rapporter à la jeune fille (soit 71,43%) contre 24 pour Robin (28,57%). Dans *Trubert* (v. 2463-2565), 49 vers au discours direct sont à rapporter à Rosette (soit 70%) contre 21 pour Trubert (30%).

⁷⁹ *L'Esquiritiel*, v. 80-81.

⁸⁰ *Ibid.*, v. 110.

⁸¹ *Ibid.*, v. 130.

⁸² *Trubert*, v. 2487.

⁸³ *Ibid.*, v. 2511-2512.

⁸⁴ Voir *ibid.*, v. 2519-2521 (« “Ja mes n'en querroie partir : / Quen que il me fet, tot m'est bel, / Onques mes n'oi si bon joel !” »), v. 2528-2531 (« “Compaigne, or faites vos molt bien : / Hui mes ne senti je si bien ! / Feites adés, que molt me plaît : / Plus vos hastez et meus me fet” ») et v. 2560 (« “Molt m'esta bien !” »).

Brouzes, les études inscrivant les scènes de viol dans leur contexte sociohistorique ne manquent de rappeler qu'une telle requalification porte en elle le soupçon de consentement, qui pèse systématiquement sur les victimes féminines et que contribuent à véhiculer les auteurs de plusieurs pastourelles ou d'*Arts d'amour* en prodiguant ces conseils : « La, u elle se desfendra / Et fera samblant de courcier, / Si le dois tu voir esforcier, / La, u elle s'estordera, / L'enforcement molt amera⁸⁵ ». Une telle requalification s'explique par la conception toute cléricale que l'on a de la femme et de son corps, à qui l'on attribue le vice de la lubricité. L'appétit sexuel « naturel » qu'on leur prête conduirait ces dernières à apprécier toute forme de rapport, violent comme non violent⁸⁶, une vision que soulignent certains fabliaux, comme *Le Porcelet* ou *La Dame qui aveine demandoit pour Morel*.

II. La métaphore animale au service de la formulation d'un discours misogyne

1. Une domination érotisée définissant les impératifs de la féminité

Comme dans *L'Esquiritel* et dans *Trubert*, les métaphores animales, dans *Le Porcelet* et dans *La Dame qui aveine demandoit pour Morel*, permettent de désigner des sexes humains et d'évoquer des relations sexuelles entre homme et femme. Ses enjeux et utilisation, toutefois, sont fort différents : les métaphores animales ne servent pas à tromper l'autre pour l'abuser, mais deviennent un code établi entre deux époux pour exprimer un désir charnel. Grâce à elles, la femme devient l'instigatrice insistante des relations sexuelles avec son mari – les deux fabliaux parlent des rapports de pouvoir au sein du couple conjugal. *La Dame qui aveine demandoit* décrit initialement un couple harmonieux, où ces rapports de pouvoir semblent équilibrés, et où les volontés des deux parties semblent n'en former qu'une⁸⁷. De manière inédite, le rapport sexuel est ici pensé comme une « relation » (et non comme « une action sur »), comme le prouve le rôle structurant que joue le schème de la réciprocité⁸⁸. Cependant, une rupture est consommée lorsque le mari impose à sa conjointe de donner son rythme à leur ébat amoureux et d'employer une métaphore animalière dégradante⁸⁹ pour signaler son désir :

⁸⁵ *L'art d'amors und Li remedies d'amors. Zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens*, éd. Gustav Körting, Genève, Slatkine, 1976, v. 1203-1207.

⁸⁶ Camille Brouzes et Maxime Kamin, « Comique et violences sexuelles dans les fabliaux et les pastourelles du Moyen Âge... », art. cit. (En ligne : <https://malaises.hypotheses.org/1018>).

⁸⁷ « [L]or voloires estoit tout un », peut-on lire au vers 27.

⁸⁸ Voir notamment *La Dame qui aveine demandoit*, v. 35-40 (« quant venoit a cel solas / Qu'i se tenoient bras a bras / Ou lit ou estoient couchié, / Et l'un pres de l'autre aprouchié, / Adonc menoient lor revel / Entr'aus [...] »).

⁸⁹ L'épouse juge en effet infâmante et rabaisante cette façon de s'appeler elle et son mari : « Biaux frere douz, de ce t'aquoise ! / Ja pour cel ne te hucheraï, / Ne ja por ce ne te dirai / Que Moriaus wille avainne n'orge : / Mieuz ain c'on me couppast la gorge / Que je tel outrage feïsse, / Ne qu'ainsi huchier apreïsse ! » (*ibid.*, v. 86-92).

« “Toutes fois qu’avec moi seras, / Soit en lit ou en autre place, / Et tu vourras que je te face / Ce jolif mestier amourouz, / Se me diras : ‘Biaus freres douz, / Faites Moriaus ait de l’avainne’ ” » (v. 74-79). Dans *Le Porcelet*, la requête provient de l’épouse, et non de l’époux, qui se plie au bon vouloir de sa femme :

Un jor estoient en lor lit
O ils faisoient lor delit.
La dame, a cui li jeus fu buens,
Dist au vallet, qui tot est suens :
« Biaus amis, car metomes non
A vostre rien et a mon con⁹⁰ ! »

La formulation n’est pas anodine : le terme *rien*, substantif féminin, désigne le sexe de l’homme ; *con*, nom masculin, renvoie à l’attribut de la femme. L’*appelatio* est intéressante en ce que cet écart entre le genre grammatical (du signifiant) et le genre attaché aux signifiés permet de montrer subtilement l’inversion des rapports de force entre le masculin et le féminin et vient attester la prise de pouvoir du féminin sur le masculin. La parole de l’épouse est performative au sens où elle permet tout à la fois d’exprimer et d’opérer la destitution de l’homme de sa position traditionnelle de dominant.

Et, de fait, dans *Le Porcelet* comme dans *La Dame qui aveine demandoit*, vient s’opérer une inversion significative : la domination érotisée ne définit plus les impératifs de la masculinité mais ceux de la féminité. C’est bien ici la femme qui, *a priori*, maîtrise son désir – un désir que permet d’exprimer librement la métaphore animale – voire le met en scène, assumant de cette façon une fonction de double auctorial. L’homme est explicitement présenté comme un être assujetti. En témoigne, dans *La Dame qui aveine demandoit*, la récurrence du verbe *s’esforcer* dénotant tantôt le fait de mettre en œuvre ses capacités, tantôt le fait de se contraindre⁹¹. Les substantifs et verbes d’autorité sont du côté de la femme : « commanda » (v. 119), « feïst son commandement » (v. 120), « demanda » (v. 121), « volenté » (v. 125). Dans la représentation de la sexualité, c’est d’ailleurs celle-ci qui se voit ensuite promue au rang de sujet de verbes dénotant ou connotant le combat. C’est elle qui « bouta » son mari (v. 181). C’est encore elle qui « l’a assailli / Por viande a son porcelet » (v. 36-37). Au sens propre, *viande* permet de désigner la nourriture en général. Néanmoins, dans ce contexte, le sème de /nourriture carnée/ est implicitement activé. On constate alors que, comme dans *L’Esquirielle*, le corps de l’autre se réduit au temps de la

⁹⁰ *Le Porcelet*, v. 11-16.

⁹¹ *La Dame qui aveine demandoit*, v. 48 ; v. 199-200 ; v. 237-238 ; v. 277-278.

consommation alimentaire / sexuelle avec toutefois cette inversion significative des pôles : le bien consommé n'est plus du côté de la femme, mais du côté de l'homme, dont le sexe est nommé *avoine* ou *froment*.

2. La contamination de l'imaginaire moral

Les limites physiologiques masculines qui, dans *L'Esquiquiel* ou dans *Trubert*, rythmaient et circonscrivaient le temps du rapport sexuel, sont repoussées, mettant en avant le schème de l'insatiabilité, exclusivement associée au féminin⁹². Dans *La Dame qui aveine demandoit*, cette insatiabilité est étroitement associée à la lubricité, qui reste présentée comme une propriété essentielle de la femme, et ce dès le début du texte, alors même que le texte valorise l'acte sexuel au sein d'un couple mue par un idéal de fusion : « cele selonc sa nature / Si amoit mout l'envoiseüre, / Et le solas et le deduit / Qu'ele en avoit chascunne nuit⁹³ ». En ce sens, et selon le double niveau de lecture que nous invite implicitement à adopter le passage, l'image animalière ne servirait pas tant à l'expression du désir féminin (la subjectivité de la femme cesserait miraculeusement d'être niée) qu'à l'exemplification (satirique) de sa dépravation. Si, durant l'acte sexuel, le comportement prédatif de Robin ou de Trubert ne saurait en aucun cas être identifié au comportement des animaux chargés de métaphoriser leur sexe, le comportement des épouses, en revanche, dans *Le Porcelet* et dans *La Dame qui aveine demandoit*, coïncide avec les défauts que, dans la littérature cléricale, le porc et le cheval sont censés allégoriser. Évoquant « les ravages de la concupiscence effrénée⁹⁴ », l'équidé incarne ainsi dans les bestiaires médiévaux les êtres aimant la luxure et la toute-puissance de la chair⁹⁵. La nouvelle identité du sexe féminin, présenté comme un cheval nommé Morel⁹⁶, ne permet donc qu'illusoirement de resémantiser l'identité genrée du personnage qui domine moins

⁹² Voir *ibid.*, v. 199-205 (« Li baille selonc ce qu'il peut / Et s'efforce plus qu'il ne seut ; / Et cele n'est point esbahie / De dire : "Ne m'obliez mie !" / Et en mengent et en bevant / Li va tout adés requerant / Que doint sa provande a Morel ») et v. 207-210 (« Et cilz l'en donne ce qu'il peut, / Mais mains assez que il ne seut / Car ou mont n'a grenier si grant / Que Moriaus ne meist a noiant ») ; *Le Porcelet*, v. 60-61 (« "Ja par moi ne manjera mais : / Qant plus manjue, plus fain a »).

⁹³ *La Dame qui aveine demandoit*, v. 43-46.

⁹⁴ Jacques Voisenet, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval*, op. cit., p. 42. Voir également Jacques Voisenet, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut-Moyen Âge (V^e-XI^e s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 96 et p. 220.

⁹⁵ Raban Maur, *De rerum naturis (De Universo)*, P. L. CXI, 214 B : « equi peccatores intelliguntur et luxuriosi homines (...). Equus, carnalis potentia ». Plus tardivement, voir également *La version Z de l'Ovide moralisé*, éd. Prunelle Deleville, Paris, Classique Garnier, 2 vol., vol. 1, 2023, livre deuxième, v. 2110-2125 : « Or est drois que je me travaille / Au sans de ces fables expondre. / Coment Saturnus se vost respondre / Et metre en forme chevaline, / Quant il acointa la meschine / Et son mariage quassi [...]. / Celui se maine bestiaument / Qui vit luxurieusement [...]. / Chyron, qui nasqui en putage, / Vost ressembler a sa nature, / Si ot chevaline figure, / Car luxurieux fu et vilz [...] ».

⁹⁶ Le nom propre est forgé à partir de l'adjectif *moreau* signifiant « qui est noir foncé et luisant » (en parlant du poil d'un cheval) et, par extension, « qui est noir » (en référence aux poils pubiens).

qu'elle n'est elle-même dominée par son âme sensitive – elle n'en est d'ailleurs pas moins « montée » comme un cheval / une jument⁹⁷ dont les auteurs de l'Antiquité et, à leur suite, ceux du Moyen Âge, aiment à souligner l'appétit charnel⁹⁸. La force de cet appétit structure la dynamique narrative qui, s'appuyant sur les principes de la répétition et de l'amplification, débouche sur l'épuisement du mari et le tarissement de sa semence. Dans ce fabliau, le corps du langage (la métaphore animale) et le langage du corps convergent donc vers la construction d'un discours naturalisant *l'immoderatio* sexuelle que l'on prête aux femmes et donc, à terme, participent à la construction d'un discours misogyne qui se fait l'écho des discours cléricaux. Par le biais de la métaphore animale (et de l'imaginaire moral que celle-ci réactive en creux), se trouvent donc abordées les conséquences présumées de la domination sexuelle féminine (et, à travers elle, de la domination féminine tout court) au sein du couple pour mieux la condamner. Le pouvoir des mots n'est donc pas seulement thématiqué (comme c'était le cas dans *L'Esquiritiel* ou dans *Trubert* à travers la représentation d'une scène de tromperie langagière débouchant sur une scène de viol) mais bel et bien mis en œuvre : si l'on dépasse la parole dans le texte pour s'attacher à la parole du texte, force est de constater que le fabliau en question devient action en contribuant à entretenir un rapport de domination sociale qui s'exerce au niveau extratextuel.

Dans *Trubert* et dans *L'Esquiritiel*, le schème animalier permet à l'homme d'exercer librement et sans impunité un contrôle total du déroulement d'un acte sexuel assimilable à un viol : c'est lui qui en dicte et qui en justifie toutes les étapes. La nature et les modalités de l'exercice commise dans ces récits engrangent une réflexion plus globale sur les rapports de pouvoir dans la sexualité hétérosexuelle dans une perspective plus politique (« la répartition du pouvoir⁹⁹ ») que morale (« la question du bien et du mal¹⁰⁰ »). On arguera que, dans d'autres textes, la métaphore animale se fait l'instrument d'une coercition sexuelle qui, à l'inverse, s'exerce contre l'homme. Ici, la femme devient l'instigatrice insistante des relations sexuelles avec son mari – mais le rééquilibrage des rapports de pouvoir entre l'homme et la femme n'est qu'apparent si l'on considère l'espèce invoquée dans le discours pour figurer le sexe féminin (un cheval, un jeune porc) et qui, dans le récit, permet de sémantiser autrement l'héroïne (en

⁹⁷ Voir *La Dame qui aveine demandoit*, v. 157 (« Cilz monte sus por solacier ») ; v. 171-172 (« Cilz monte sus sens plus de plait / Et donne a Morel de l'avainne ») ; v. 183-184 (« Cilz s'aparaille et monte sus, / Qu'a mont, qu'a val, que sus, que jus »).

⁹⁸ Michel Pastoureau, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 123. Le cochon (voir *supra*) et son pendant féminin, la truie, jouissent aussi d'une mauvaise réputation : « La truie est une femelle lascive », lit-on au fol. 56 v^o du manuscrit de Londres, The British Library, MS. Add. 11283 (cité par Michel Pastoureau dans *ibid.*, p. 142).

⁹⁹ *Ibid.*, p. 108.

¹⁰⁰ *Ibid.*

jument ou en truie) et active tout un imaginaire moral : appétit charnel (insatiable), luxure, lascivité (excessive), etc. Nourrie par les discours misogynes cléricaux et nourrissant en retour ces discours, la métaphore animale permet alors d'entretenir un rapport de domination sociale (se justifiant d'une prétendue supériorité morale) non plus au simple niveau intratextuel, mais bien au niveau extratextuel.

Bibliographie :

Œuvres médiévales :

L'art d'amors und Li remedies d'amors. Zwei altfranzösische Lehrgedichte von Jacques d'Amiens, éd. Gustav Körting, Genève, Slatkine, 1976, XXXII–102 p.

La Dame qui aveinne demandoit pour Morel sa provande avoir, *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, publié par Willem Noomen, Assen, Van Gorcum, t. 9, 1996, p. 183–199.

Douin de Lavesne, *Trubert*, *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, publié par Willem Noomen, Assen, Van Gorcum, t. 10, 1998, p. 143–262.

L'Esquirielle, *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, publié par Willem Noomen, Assen et Maastricht, Van Gorcum, t. 6, 1991, p. 33–49.

Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*. Édition d'après les manuscrits BN 12786 et BN 378, traduction, présentation et notes par Armand Strubel, Paris, Librairie générale française, « Lettres gothiques », 1992, 1272 p.

Le livre des simples médecines, d'après le manuscrit français 12322 de la Bibliothèque nationale de Paris. Traduction et adaptation de Ghislaine Malandin ; étude codicologique de François Avril ; commentaire historique, botanique et médical de Pierre Lieutaghi ; glossaire botanique et médical de Ghislaine Malandin et Pierre Lieutaghi, Paris, Ozalid et Textes cardinaux, 1986, 371 p.

Le Porcelet, *Nouveau recueil complet des fabliaux (NRCF)*, publié par Willem Noomen, Assen et Maastricht, Van Gorcum, t. 6, 1991, p. 185–191.

Raban Maur, *De rerum naturis (De Universo)*, P. L. CXI, 214 B.

La version Z de l'Ovide moralisé, éd. Prunelle Deleville, Paris, Classique Garnier, « Textes du moyen-âge. Série Ovidiana textes », 2 vol., 2023, 2103 p.

Travaux contemporains :

Élisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVII^e–XX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980, 372 p.

Jean Bichon, *L'Animal dans la littérature au XII^e et au XIII^e siècles*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université, 2 vol., 1976, 923 p.

Rose Bidler (dir.), *Dictionnaire érotique. Ancien français, Moyen français, Renaissance*, Montréal, Cérès, « Erotica vetera : à la recherche d'un langage perdu », 2002, 658 p.

Dominique Boutet, *Les Fabliaux*, Paris, PUF, « Études littéraires », 1985, 128 p.

Camille Brouzes et Maxime Kamin, « Comique et violences sexuelles dans les fabliaux et les pastourelles du Moyen Âge : quels outils d'analyse ? », Intervention dans le cadre de la journée d'étude du 12 janvier 2019 « Désir, consentement, violences sexuelles en littérature : quelles méthodes d'analyse littéraire ? Quels enjeux pour la discipline ? ». En ligne : <https://malaises.hypotheses.org/1018>.

Jane Burns et Peggy McCracken (dir.), *From Beasts to Souls. Gender and Embodiment in Medieval Europe*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2013, 269 p.

Marie-Françoise Collière, *Soigner, le premier art de la vie*, Paris, Masson, 1995, rééd. 2001, VIII–456 p.

Alain Corbellari, *Des fabliaux et des hommes. Narration brève et matérialisme au Moyen Âge*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises », 2015, 204 p.

Midas Dekkers et Paul Vincent, *Dearest Pet : On Bestiality*, New York, Verso, 1994.

Havelock Ellis, *Analysis of the Sexual Impulse. Love en Pain, the Sexual Impulse in Women*, F. A. Davis, 1913.

Lawrence Kohlberg, *The philosophy of moral development : moral stages and the idea of justice*, San Francisco, Harper & Row, 1981, xxv–441 p.

M. Lenninger, « Ethnoscience : a promising research approach to improve nursing practice », *Image: The Journal of Nursing Scholarship* 3 (1), 1969, p. 2–8.

Didier Lett, « Comment parler à ses filles ? », *Médiévales* 19, Automne 1990, *Liens de famille, vivre et choisir sa parenté*, dir. Christiane Klapisch-Zuber, p. 77–82.

Didier Lett, « Le corps de la jeune fille. Regards de clercs sur l'adolescente aux XII^e-XIV^e siècles », *Le Temps des jeunes filles, Clio, Histoire, femmes et sociétés* 4, 1996, p. 51–73.

Didier Lett, « L'éducation et les conceptions pédagogiques au Moyen Âge », *Recherches et Prévisions* 57-58, Septembre – décembre 1999, *Petite enfance, normes et socialisation : points de vue*, p. 85–89.

Didier Lett, *Viols d'enfants. Genre et pédocriminalité à Bologne à la fin du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2021, 375 p.

Brian J. Levy, « Monde des bêtes et bête humaine. Images de l'animal dans les fabliaux », dans *The fox and other animals. Selected proceedings of the Spa colloquium*, dir. Brian J. Levy et Paul Wackers, Amsterdam/ Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1993, p. 63–73.

Marie-Thérèse Lorcin, *Façons de sentir et de penser. Les fabliaux français*, Paris, Honoré Champion, « Essais sur le Moyen Âge », 1979, vi–199 p.

Sophie Marnette, « Framing discourse : three versions of the *De la damoisele qui ne pooit oïr parler de foutre* », dans *Si sai encor moult bon estoire, chançon moult bone et ancienne. Studies in the Text and Context of Old French Narrative in Honour of Joseph J. Duggan*, dir. Sophie Marnette, John F. Levy et Leslie Zarker Morgan, Oxford, Society for the Study of Medieval Languages and Literature, 2015, p. 199–220.

Philippe Ménard, *Les Fabliaux. Contes à rire du Moyen Âge*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1983, 252 p.

Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman dans *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot & Rivages, « Petite bibliothèque Payot », 2009, 302 p.

Jean-Manuel Morvillers, « Le care, le caring, le cur et le soignant », *Recherche en soins infirmiers*, 3 (122), 2015, p. 77–81. En ligne : <https://www-cairn-info.janus.bis-sorbonne.fr/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2015-3-page-77.htm>.

Vanessa Nurock, *Carol Gilligan et l'éthique du care*, Paris, PUF, « Débats philosophiques », 2010, 173 p.

Per Nykrog, *Les Fabliaux*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises », 1957, rééd. 1973, 339 p.

Noémie Renard, *En finir avec la culture du viol*, Paris, Les Petits matins, 2018, rééd. 2021, 185 p.

Yves Roguet, « La violence comique des fabliaux », dans *La Violence dans le monde médiéval. Colloque du Centre universitaire d'études et de recherches médiévales d'Aix-en-Provence, mars 1994*, Aix-en-Provence, CUER–MA, « Senefiance », 1994, p. 457–468.

Haylie Swenson, « Resisting Sex and Species in the Squire's Tale », dans *Medieval Futurity. Essays for the Future of a Queer Medieval Studies*, dir. Will Rogers and Christopher Michael Roman, De Gruyter, 2021, p. 181–195.

Jacques Voisenet, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du Haut–Moyen Âge (v^e–xⁱ^e s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Tempus », 1994, 386 p.

Jacques Voisenet, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le Bestiaire des clercs du v^e au xii^e siècle*, Turnhout, Brepols, 2000, XVI–535 p.